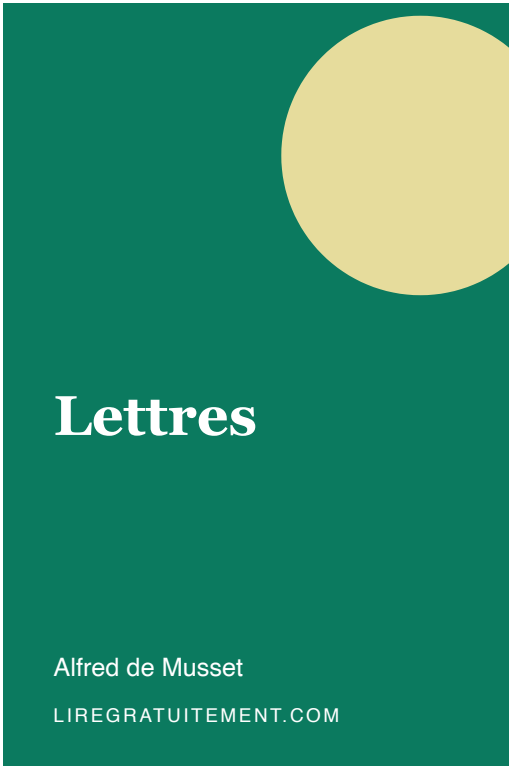


Lettres (Musset)

Alfred de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

01

Non, mon vieil ami, je ne t'ai pas oublié ; tes malheurs ne m'ont pas éloigné de toi, et tu me trouveras toujours prêt à te répondre, que tu demandes des pleurs ou des ris, que tu aies à me faire partager ta joie ou ta douleur. As-tu pu croire un instant que ton amitié me fût importune ? — Tu as eu tort, car je n'aurais pas eu, à ta place, une semblable idée. — Et, d'ailleurs, me crois-tu plus favorisé que toi de la fortune ? Écoute, mon cher ami, écoute ce qui m'arrive.

J'avais à peine expédié mon examen, que je pensais aux plaisirs qui m'attendaient ici. Mon diplôme de bachelier rencontra dans ma poche mon billet de diligence, et l'un n'attendait que l'autre. Me voici au Mans ; je cours chez mes belles voisines ; tout s'arrange à merveille. On m'emmène dans un vieux château. — Un maudit catarrhe oublié depuis six mois reprend ma grand'-mère. Je reçois une lettre qui m'annonce qu'elle est en danger, et, huit jours après, une seconde lettre vient m'avertir de prendre le deuil. — Voilà donc à quoi tient le plaisir et le bonheur de cette vie ! Je ne puis te dire quelles affreuses réflexions m'a fait faire cette mort arrivée si vite. — Je l'avais laissée, quinze jours auparavant, dans une grande bergère, causant avec esprit et pleine de santé ; et, maintenant, la terre recouvre son corps. Les larmes que sa mort fait répandre à ceux qui l'entouraient seront bientôt sèches ; et voilà pourtant le sort qui m'attend, qui nous attend tous ! Je ne veux point de ces regrets de commande, de cette douleur que l'on quitte avec les habits de deuil. J'aime mieux que

mes os soient jetés au vent ; toutes ces larmes feintes ou trop promptement taries ne sont qu'une affreuse dérision.

Mon frère est reparti pour Paris. Je suis resté seul dans ce château, où je ne puis parler à personne qu'à mon oncle, qui, il est vrai, a mille bontés pour moi ; mais les idées d'une tête à cheveux blancs ne sont pas celles d'une tête blonde. C'est un homme excessivement instruit ; quand je lui parle des drames qui me plaisent ou des vers qui m'ont frappés, il me répond : « Est-ce que tu n'aimes pas mieux lire tout cela dans quelque bon historien ? Cela est toujours plus vrai et plus exact. »

Toi qui as lu l'Hamlet de Shakspeare, tu sais quel effet produit sur lui le savant et érudit Polonius ! — Et pourtant cet homme-là est bon ; il est vertueux, il est aimé de tout le monde ; il n'est pas de ces gens pour qui le ruisseau n'est que de l'eau qui coule, la forêt que du bois de telle ou telle espèce, et des cents de fagots. — Que le ciel les bénisse ! ils sont peut-être plus heureux que toi et moi.

Je m'ennuie et je suis triste. Je ne te crois pas plus gai que moi ; mais je n'ai pas même le courage de travailler. Eh ! que ferais-je ? Retournerai-je quelque position bien vieille ? Ferai-je de l'originalité en dépit de moi et de mes vers ? Depuis que je lis les journaux (ce qui est ici ma seule récréation), je ne sais pas pourquoi tout cela me paraît d'un misérable achevé ! Je ne sais pas si c'est l'ergoterie des commentateurs, la stupide manie des arrangeurs qui me dégoûte, mais je ne voudrais pas écrire, ou je voudrais être Shakspeare ou Schiller. Je ne fais donc rien, et je sens que le plus grand malheur qui puisse arriver à un homme qui a les passions vives, c'est de n'en avoir point. Je ne suis point amoureux, je ne fais rien, rien ne me rattache ici. Je donnerais

ma vie pour deux sous, si, pour la quitter, il ne fallait point passer par la mort.

Voici les tristes réflexions que j'entretiens. Mais j'ai l'esprit français, je le sens. — Qu'il arrive une jolie femme, j'oublierai tout le système amassé pendant un mois de misanthropie. — Qu'elle me fasse les yeux en coulisse, et je l'adorerai pendant, — au moins pendant six mois. — L'âge me mûrira, j'espère, car je suis bon à jeter à l'eau.

Je donnerais vingt-cinq francs pour avoir une pièce de Shakspeare ici en anglais. Ces journaux sont si insipides, — ces critiques sont si plats ! Faites des systèmes, mes amis, établissez des règles ; vous ne travaillez que sur les froids monuments du passé. Qu'un homme de génie se présente, et il renversera votre échafaudage ; il se rira de vos poétiques. — Je me sens, par moments, une envie de prendre la plume et de salir une ou deux feuilles de papier ; mais la première difficulté me rebute, et un souverain dégoût me fait étendre les bras et fermer les yeux. Comment me laisse-t-on ici si longtemps ! J'ai besoin de voir une femme ; j'ai besoin d'un joli pied et d'une taille fine ; j'ai besoin d'aimer. — J'aimerais ma cousine, qui est vieille et laide, si elle n'était pas pédante et économe.

Je t'écris donc pour te faire part de mes dégoûts et de mes ennuis. Tu es le seul lien qui me rattache à quelque chose de remuant et de pensant ; tu es la seule chose qui me réveille de mon néant et qui me reporte vers un idéal que j'ai oublié par impuissance. Je n'ai plus le courage de rien penser. Si je me trouvais dans ce moment-ci à Paris, j'éteindrais ce qui me reste d'un peu noble dans le punch et la bière, et je me sentirais soulagé. — On endort bien un malade avec de l'opium, quoiqu'on sache que le

sommeil lui doive être mortel. — J'en agirais de même avec mon âme.

N'y a-t-il pas ici quelque vieille tête à perruque et à système, pour me dire : « Tout cela est de votre âge, mon enfant. J'ai été comme cela aussi dans ma jeunesse. Il vous faut un peu de distraction, pas trop ; et puis vous ferez votre droit, et vous entrerez chez un avoué. » — Ce sont ces gens-là que j'étranglerais de mes mains. La nature a donné aux hommes le type de tout ce qui est mal : la vipère et le hibou sont d'horribles créations ; mais qu'un être qui pourrait sentir et aimer, éloigne de son âme tout ce qui est capable de l'orner, et appelle aimer un passe-temps, et faire son droit une chose importante ! — anatomistes qui disséquez les valvules triglochines, dites-moi si ce n'est pas là un polype ?

Tu vois que je t'écris tout ce qui me passe par la tête ; fais-en autant, je t'en prie. J'ai besoin de tes lettres ; je veux savoir ce qui se passe dans ton âme, comme tu sais tout ce qui se passe dans la mienne. Sans doute, elles se ressemblent beaucoup. — Nous sommes animés du même souffle. — Pourquoi celui qui nous l'a donné le laisse-t-il si imparfait ? Je ne puis souffrir ce mélange de bonheur et de tristesse, cet amalgame de fange et de ciel. — Où est l'harmonie, s'il manque des touches à l'instrument ? Je suis sou, las, assommé de mes propres pensées ; il ne me reste plus qu'une ressource, c'est de les écrire. — Mais je partirai peut-être dans quelques jours. Où irai-je ? je n'en sais rien. — Si je retourne au Mans, je m'en vais trouver tout le monde dans la tristesse ; ma grand'mère morte, toute la famille en pleurs, maman, mon oncle (Desherbiers) ; et, au milieu de tout cela, mon grand-père demandant à chaque instant : « Où est ma femme ? » et ajoutant : « J'espère qu'elle n'est pas indisposée. »

Àpropos, j'ai obtenu, à ce qu'il paraît, chez M. Caron, les honneurs du triomphe ! Heureux, trois fois heureux celui qu'une pareille jouissance pourrait occuper un moment ! Pourquoi la nature m'a-t-elle donné la soif d'un idéal qui ne se réalisera pas ? — Non, mon ami, je ne peux pas le croire ; j'ai cet orgueil : ni toi ni moi ne sommes destinés à ne faire que des avocats estimables ou des avoués intelligents. J'ai au fond de l'âme un instinct qui me crie le contraire. Je crois encore au bonheur, quoique je sois bien malheureux dans ce moment-ci. J'attends ta réponse avec impatience, et je souhaite de tout mon cœur pouvoir l'entendre de vive voix.

Adieu, mon cher ami.

Alfred.

Au château de Coguers, le 23 septembre 1827.

02

Je t'envoie, mon cher oncle, ces poèmes dont tu as entendu une partie. Lire et entendre sont deux, comme tu sais ; mais tu ne seras pas pour eux plus sévère que moi, et je te demande toute la franchise possible.

Je te demande grâce pour des phrases contournées ; je m'en crois revenu. Tu verras des rimes faibles ; j'ai eu un but en les faisant, et sais à quoi m'en tenir sur leur compte ; mais il était important de se distinguer de cette école rimeuse, qui a voulu reconstruire et ne s'est adressée qu'à la forme, croyant rebâtir en replâtrant.

Ma préface est impertinente ; cela était nécessaire pour l'effet ; mais elle n'attaque personne, et il est très facile de lui prêter différents sens.

Quant aux rythmes brisés des vers, je pense là-dessus qu'ils ne nuisent pas dans ce que l'on peut appeler le récitatif, c'est-à-dire la transition des sentiments ou des actions. Je crois qu'ils doivent être rares dans le reste. Cependant Racine en faisait usage.

Je te demanderai de t'attacher plus aux compositions qu'aux détails ; car je suis loin d'avoir une manière arrêtée. J'en changerai probablement plusieurs fois encore.

J'ai retranché du dernier poème plusieurs choses un peu trop matérialistes, et y ai laissé dominer le dandysme, qui est moins dangereux. Je cherche à éviter les ennemis, et n'y réussirai très probablement pas ; mais je crois que jusqu'à présent, mon père, qui lit les journaux très exactement, a plus peur que moi. La critique juste donne de l'élan et de l'ardeur. La critique injuste n'est jamais à craindre. En tout cas, j'ai résolu d'aller en avant, et de ne pas répondre un seul mot.

Tout cela d'abord est assez amusant ; je ne peux pas m'empêcher de rire toutes les fois que je me rencontre étalé.

J'attends tes avis. Mes amis m'ont fait des éloges que j'ai mis dans ma poche de derrière. C'est à quatre ou cinq conversations avec toi que je dois d'avoir réformé mes opinions sur des points très importants ; et depuis j'ai fait bien d'autres réflexions. Mais tu sais qu'elles ne vont pas encore jusqu'à me faire aimer Racine.

Adieu donc, mon bon oncle. Aime-moi toujours, et crois que je te le rends du meilleur de mon cœur. Je n'ai qu'un regret ; c'est

de ne t'avoir pas auprès de moi pour me servir de guide et d'ami.

Alfred de Musset.

03

Hier matin, j'ai été chez notre voisin Alfred Belmont, faire une partie d'impériale. Il arrivait d'Aix, où il t'avait laissé, m'a-t-il dit, souffrant d'un rhume que tu as gagné en allant à la Chartreuse. Je te reconnais bien là. Garde-toi, en écrivant à ma mère, de lui parler de ce rhume. Elle est déjà assez inquiète dès que tu bouges de la maison. Tu me demandes à quoi j'emploie mon temps, je ne l'emploie pas, je le passe, ou je le tue ; c'est déjà assez difficile. Cependant je dois dire que nous discutons beaucoup, je trouve même qu'on perd trop de temps à raisonner et épiloguer. J'ai rencontré Eugène Delacroix, un soir en rentrant du spectacle ; nous avons causé peinture, en pleine rue, de sa porte à la mienne, et de ma porte à la sienne, jusqu'à deux heures du matin ; nous ne pouvions pas nous séparer. Avec le bon Antony Deschamps, sur le boulevard, j'ai discuté de huit heures du soir à onze heures. Quand je sors de chez Nodier ou de chez Achille (Devéria), je discute tout le long des rues avec l'un ou l'autre. En sommes-nous plus avancés ? En fera-t-on un vers meilleur dans un poème, un trait meilleur dans un tableau ? Chacun de nous a dans le ventre un certain son qu'il peut rendre, comme un violon ou une clarinette. Tous les raisonnements du monde ne pourraient faire sortir du gosier d'un merle la chanson du sansonnet. Ce qu'il faut à l'artiste ou au poète, c'est l'émotion. Quand j'éprouve, en faisant

un vers, un certain battement de cœur que je connais, je suis sûr que mon vers est de la meilleure qualité que je puisse pondre.

Dimanche, après le dîner, je bâillais comme une huître dans la grande allée des Tuileries, quand j'ai aperçu les demoiselles *** assises au pied d'une caisse d'oranger. Je les ai abordées et je me suis assis près de la plus jeune. Elle avait un petit chapeau blanc avec des rubans verts. Tout ce qu'elle disait était charmant d'ignorance. On sent dans ses regards je ne sais quoi de frais et de tendre dont elle ne se doute pas. Elle ne connaît pas plus l'amour qui est en elle qu'une fleur ne connaît son parfum. La beauté d'une jeune fille a quelque chose d'indéfinissable. Je suis resté une heure à côté de cette enfant ; il me semblait que je m'étais glissé à l'abri sous les ailes de son ange gardien. En quittant ces dames, parce que la retraite sonnait, je suis allé au Café de Paris. J'y ai trouvé M... en train de parier qu'il fumerait deux cigares à la fois jusqu'au bout sans les ôter de sa bouche et sans cracher. Ce pari m'a paru si bête que je suis parti. Horace de V... m'a accompagné jusqu'à ma porte. Il m'a appris une chose que je ne savais pas, c'est que depuis mes derniers vers, ils disent tous que je suis converti ; converti à quoi ? s'imaginent-ils que je me suis confessé à l'abbé Delisle ou que j'ai été frappé de la grâce en lisant Laharpe ? On s'attend sans doute que, au lieu de dire : « prends ton épée et tue-le », je dirai désormais : « arme ton bras d'un glaive homicide, et tranche le fil de ses jours. » Bagatelle pour bagatelle, j'aimerais encore mieux recommencer les Marrons du feu et Mardoche.

Adieu, mon cher ami. Je sais qu'il y a beaucoup de jolies baigneuses à Aix, madame de V..., madame d'A..., etc., et que tu fais

le coquet avec ces dames. Je t'autorise à les embrasser toutes pour moi.

Alf. M.

04

17 décembre (1832).

Si les mauvais vers ne vous font pas peur et que la veille de Noël ne vous trouve pas engagé dans quelque réveillon, vous seriez bien bon et bien aimable de venir écouter des poèmes qui ont besoin plus que personne qu'on ne les abandonne pas. Je vous demande deux choses bien faciles à vous : complaisance et indulgence.

Je vous ai promis. — Ne me faites pas défaut, non plus qu'à cette bonne camaraderie qui honore tant les uns et désole tant les autres.

Je vous prie de croire à mon entier dévouement.

A. de Musset.

La séance de lecture dont il est question dans cette lettre eut lieu le 24 décembre 1832. Alfred de Musset y lut son poème de la Coupe et les Lèvres et la comédie À quoi rêvent les jeunes filles.

05

J'ai essayé ce matin de changer quelque chose à la strophe que vous m'avez donnée et dont vous n'êtes pas content. Après l'avoir retournée de toutes les façons, je trouve que je n'y saurais rien faire de mieux, et qu'il faudrait simplement la conserver. Cependant je vous soumets ce que j'ai pu faire et dont, à votre tour, vous ferez ce que vous voudrez.

S'il est nécessaire, pour le sens général, de conserver le premier vers, comme liaison avec la strophe précédente, on pourrait mettre :

Que l'égoïste seul au chagrin soit en proie,
Quand le sage au banquet s'abandonne à la joie,
Que sur le flot qui passe il répande son pain ;
Il le retrouvera dans un jour de misère.
Le malheur porte un voile, et nul homme sur terre
N'est sûr du lendemain.

Cette strophe serait peut-être une imitation plus exacte du passage de l'Ecclésiaste. L'expression qu'il répande son pain est celle du texte français. Il ne faut pourtant pas trop s'y fier ; car au verset suivant, qui fournit l'idée des deux derniers vers, il y a, dans Lemaistre de Sacy, un contre-sens positif. Le texte dit quia ignoras quid futurum sit mali super terram ; et le français dit « parce que vous ignorez le mal qui doit venir sur la terre. » — C'est tout autre chose ; il aurait fallu, je crois : « quel mal peut venir. »

Si une autre paraphrase de ces deux versets pouvait entrer dans le morceau sans le premier vers, on pourrait mettre encore :

Nul ne sait de quels maux son destin le menace.
Jette un morceau de pain dans le fleuve qui passe ;
Les flots qui sont à Dieu ne l'engloutiront pas.
Laisse-les l'emporter sur la rive étrangère,
Et, dans longtemps peut-être, en un jour de misère,
Tu l'y retrouveras.

Si vous ne voulez prendre que le sens philosophique du passage de l'Écriture, et le développer sous ce rapport, peut-être alors pourrait-on dire encore :

Qui peut prévoir les maux suspendus sur sa tête ?
Quand vous serez assis au banquet d'une fête,
Jetez dans l'eau qui passe un peu de votre pain.
Que le pauvre ait sa part de ce que Dieu vous donne,
Afin que, quelque jour, celui qui fait l'aumône
Vous ouvre aussi sa main.

Mais à force de retourner le texte, il finirait par n'en rien rester. Ainsi voilà qui prouve que le mieux est l'ennemi du bien, comme vous me le disiez l'autre jour ; ajoutez à cela que le bien est l'ennemi du mal, comme je vous le disais aussi, et vous en serez au même point que moi, c'est-à-dire dans le même cas que ces courtisans qui, après avoir délibéré pendant trois jours à quel endroit ils couperaient le nez du Roi, décidèrent qu'il fallait le couper au premier endroit venu.

Coupez donc, monsieur, et biffez ce que bon vous semblera dans ce que je vous envoie. Vous finirez par prendre dans ces strophes la meilleure, qui est la vôtre ; et c'est mon avis que vous la choisissiez. Ne voyez, je vous prie, dans ce griffonnage, que le désir de vous être agréable ; je m'en tirerai peut-être mieux une

autre fois, si vous vouliez bien me mettre à contribution quand je pourrai vous être bon à quelque chose.

Alf. de Musset.

Cette lettre sans date doit être de l'année 1835. M. Maxime Jaubert, conseiller à la cour de cassation, avait traduit en vers le livre de l'Ecclésiaste. Il pria Alfred de Musset de retoucher une strophe dont il n'était pas satisfait. On voit que l'auteur de la Nuit de mai lui renvoya trois versions différentes de la même pensée. Voici le texte latin des deux versets qui composaient cette strophe :

« Mitte panem tuum super transeuntes aquas : quia post tempora multa invenies illum.

« Da partes septem, necnon et octo : quia ignoras quid futurum sit mali super terram. »

Ecclésiaste, chapitre xi.

06

Vous avez eu grand tort, madame, de n'être pas venue ce soir au Théâtre-Français. Rosine n'a pas été espiègle, mais elle a été spirituelle et assez coquette, fort coquette même. Il y a eu une sortie charmante. Voici comment : elle vient de lire le billet de Lindor ; l'acte finit ; elle est seule en scène. Le billet lu, et le dernier mot dit, l'actrice n'a plus qu'à s'en aller ; elle s'en va donc. L'orchestre se met à jouer une valse. Or, au lieu de sortir comme on sort,

c'est-à-dire de laisser le théâtre vide pour l'entr'acte, voici ce qu'a fait Rosine ce soir :

Elle s'en est allée à pas lents, tenant à la main le billet de Lindor, le relisant, tournant sur la scène, seule, sans mot dire ; cela a duré près de cinq minutes. Le parterre n'a pas bougé ; il a suivi des yeux la demoiselle, qui n'en a pas été plus vite, tournant et relisant toujours, en dépit de l'entr'acte et de l'orchestre. Enfin elle est sortie et on a applaudi. Que dites-vous de cela ? Comme c'est hardi, calculé, affecté et parfaitement vrai ! et comme c'est féminin !

— Mais, direz-vous, c'est une tradition ; cela se fait peut-être tous les jours.

— Non, madame ; j'ai vu, Dieu aidant, une centaine de fois le Barbier de Séville, et je n'ai jamais vu cette sortie.

— Eh bien, direz-vous encore, c'est une idée de mademoiselle Mars.

— Eh ! que m'importe ? c'est charmant. Et songez que d'oser le faire, d'oser tenir ainsi le spectateur en haleine, au moment où l'entr'acte commence, d'oser rester quand tout le monde va se lever, quand on n'a plus rien à dire, quand les garçons de café brûlent de crier leur limonade, ma foi, oser cela, le faire et réussir, c'est quelque chose.

Cette lettre n'a point de date ; mais il y est question de mademoiselle Plessy, qui a joué pour la première fois le Barbier de Séville à la Comédie-Française le 20 mai 1836. — L'autographe contient un dessin à la plume qui représente Rosine en scène, li-

sant le billet de Lindor ; à gauche on voit l'ouverture d'une loge de rez-de-chaussée par où sort la tête d'Alfred de Musset.

07

Voici le fait. La princesse m'écrit qu'elle ne peut me bâtir un sujet avec l'histoire dont je vous ai parlé, et, dit-elle, voici pourquoi : « Le fond de l'histoire n'est ni extraordinaire ni gai. Les détails sont, en revanche, du meilleur comique ; mais comment donner les détails sans démasquer les personnages ? Il faut y renoncer, conclut-elle, à moins que madame J… ne trouve un moyen. »

Vous êtes déjà, madame, conseillère par droit de conquête, soyez-le encore, je vous en prie, par amour des belles-lettres. Pour ma part, je ne vois qu'un moyen, et je l'ai proposé : c'est de garder les faits autant que possible, les caractères idem, et de changer les hommes en femmes, et réciproquement. Qu'en pensez-vous ? Je l'ai déjà fait et m'en suis bien trouvé. Les vrais ridicules, comme les vrais sentiments, ont peu ou point de sexe. Mais vous trouverez mieux, si vous voulez ; et si, grâce à vous, l'affaire peut s'arranger, vous rendrez un véritable service à votre très toussant et enchifrené serviteur.

Alf. M.

08

Mon arrangement de loge a manqué ce soir. Il n'y a rien de tel que de compter sur les autres. Au lieu d'être au concert, me voilà en face de ma cheminée. Donnez-moi, je vous en prie, des nouvelles, afin que je puisse en parler sans mentir. Je suis très réellement fâché de n'y pas être, pour deux raisons. La première, c'est que je m'y serais plus qu'amusé ; la seconde, c'est que, tant bien que mal, vers ou prose, j'en aurais dit quelque chose. On l'aurait lu comme un ricochet de mon article sur Rachel. Il m'aurait beaucoup plu de parler en même temps de toutes les deux : l'une sachant cinq ou six langues, s'accompagnant elle-même avec cette aisance admirable, cette grande manière, ce génie facile, etc. ; — l'autre toute d'instinct, ignorante, vraie princesse bohémienne, — une pincée de cendre où il y a une étincelle sacrée, etc. — Entre elles deux une parenté évidente, le même point de départ et deux routes si diverses ; le même but et deux résultats si différents ! — Tout cela eût été curieux à sentir, à exprimer de mon mieux. La loge a manqué, et je n'avais pas pris de stalle, comptant à moitié sur cette loge. À moitié !!! voilà bien le mot le plus bête ! et pourtant la grande raison de bien des choses. — Compliments littéraires.

09

Vous vous trompez, ma chère marraine, en croyant que c'était sur vous que je comptais. Je n'avais vu, non plus que vous, dans la proposition du conseiller qu'une bonne volonté sans résultat possible. C'était mon ami Tattet qui devait retenir une loge, et il n'en

a pas pu trouver. J'avais présumé ce que vous me dites du concert, d'après le récit de mon frère. — J'en aime encore moins Bériot, que je n'aimais pas, d'avoir sacrifié la jeune fille. Mais c'était à parier qu'il en arriverait ainsi.

Puisque mon idée de comparaison vous plaît, tâchez de réaliser votre bonne intention de me faire voir encore une fois Paulette (je tiens à l'appeler ainsi et non Pauline). Vous comprenez que, pour que ces choses-là signifient quelque chose, il faut que ce ne soit pas une amplification rimée sur une thèse qu'on devine. Il faut que ce soit senti à fond. Vous savez, d'ailleurs, que j'ai et aurai toujours la bêtise d'être consciencieux là-dessus. — J'aime mieux faire une page simple, mais honnête, qu'un poème en fausse monnaie dorée.

Pour la petite, comme on l'appelle au Théâtre-Français, je la connais passablement. Je voudrais croiser le fer avec Paulette pendant un quart d'heure, après quoi je rêvasserais à mon aise. — Très réellement, je crois qu'il y a, dans ce moment-ci, un coup de vent dans le monde artiste. La tradition classique était une admirable convention, le débordement romantique a été un déluge, au milieu duquel il y avait de bons côtés. Nous voilà aujourd'hui à la vérité pure, et dégagée de tout. Je donnerais bien cent écus, comme dit Vernet, pour n'avoir que vingt ans, à l'heure qu'il est, et pouvoir m'envoler, dans cette bourrasque, en compagnie de Paulette et de Rachel, quitte a me perdre dans les nues avec elles. Je suis bien vieux pour un tel voyage, et l'on m'a passablement brûlé les ailes en temps et lieu. Mais n'importe : si je ne les suis pas, je puis, du moins, les regarder partir, et boire à leur santé le coup de l'étrier. Nous trinquerons ensemble, n'est-ce pas, ma chère marraine ?

Je finis ma nouvelle ; c'est ce qui m'empêche d'aller vous voir. Mille remerciements comme toujours, et mille amitiés à toujours.

Alf. M.

Cette lettre contient, en substance, la pensée que l'auteur a développée dans l'article de la Revue des Deux Mondes, où il a comparé mademoiselle Rachel à mademoiselle Pauline Garcia, et qui se termine par une pièce de vers adressée aux deux jeunes filles. On a vu, par la lettre précédente, qu'il n'avait pu assister au concert ; mais il alla chez mademoiselle Garcia, qui lui fit entendre les morceaux qu'elle y avait chantés. Ce poète qui se disait bien vieux avait vingt-huit ans.

10

Comment allez-vous, ma chère marraine, et que faites-vous ? J'ai besoin d'avoir de vos nouvelles d'une manière quelconque et de savoir ce que font ceux qui vivent. Je suis dans le moment le plus ennuyeux d'une maladie. J'ai le tort d'être guéri, ce qui fait qu'on ne me traite plus en malade, et en même temps, je ne suis pas encore de force à agir comme ceux qui se portent bien. Ma religieuse est partie, en sorte que je suis en tête-à-tête avec la vertu et le lait d'amande. Je ne m'ennuie pas, parce que je travaille ; mais j'ai un petit fonds de tristesse.

Sans compter cette bonne fille à laquelle je m'étais habitué, vous m'avez tant et si bien gâté, tous et toutes, pendant ma maladie, qu'il me prend des envies de me recoucher pour vous ravoir. J'ai pourtant, du reste, de grands sujets de tranquillité ; mes af-

faires qui me tracassaient s'arrangent lentement, mais elles s'arrangent. Mes projets de sagesse sont plus fermes que jamais. Il ne me manque qu'un peu plus de force et un rayon de soleil qui dégourdisse ce vilain temps.

En attendant, vous qui vous souvenez de vos amis dans les mauvais jours, ne m'oubliez pas trop, je vous en prie, dans ma prospérité.

Compliments au sirop de gomme.

Alf. M.

11

Homme plus rusé que Gribouille, est-ce que tu crois que je ne vois pas où tu veux en venir avec ton délicieux paysage que tu regardes par ta croisée ? Sous tes fleurs de rhétorique, il y a un sermon pour m'attirer à la campagne. Eh bien, je l'ai quitté, cet ennuyeux Paris que j'adore. J'ai été à Bury ; j'ai revu les bois que j'aimais tant il y a deux ans. Je me suis abreuvé de verdure. Nous avons pris le café en plein air et joué au loto ; qu'est-ce que tu veux de plus innocent ? Parce que mes dettes vont être payées, tu en conclus que je dois éprouver le besoin de faire ma malle. Ce raisonnement est trop fort pour moi. Je connais beaucoup de gens qui ont payé leurs dettes et qui n'iront jamais de leur vie à Pacy.

Je finirai mes vers à la sœur Marceline un de ces jours, l'année prochaine, dans dix ans, quand il me plaira et si cela me plaît ; mais je ne les publierai jamais et je ne veux pas même les écrire.

C'est déjà trop de te les avoir récités. J'ai dit tant de choses aux badauds et je leur en dirai encore tant d'autres, que j'ai bien le droit, une fois en ma vie, de faire quelques strophes pour mon usage particulier. Mon admiration et ma reconnaissance pour cette sainte fille ne seront jamais barbouillées d'encre par le tampon de l'imprimeur. C'est décidé, ainsi ne m'en parle plus. Madame de Castries m'approuve ; elle dit qu'il est bon d'avoir dans l'âme un tiroir secret, pourvu qu'on n'y mette que des choses saines.

Dis à nos cousins que j'irai peut-être les voir à l'automne. Ma mère a dû t'envoyer deux lettres hier. Il y en a une de Barre, qui est venu encore passer quelques soirées avec nous à dessiner. Adieu, mon cher ami ; ne reste pas trop longtemps à Lorey.

Alf. M.

12

Voilà comme vous êtes, vous autres femmes : vous vous imaginez, parce qu'on n'écrit pas, qu'on est amoureux, c'est-à-dire heureux ; il me semble qu'on pourrait en conclure le contraire.

Si je m'appuyais sur mon coude gauche, et si je vous disais : « Je suis allé mardi dernier chez madame de C. Il y avait madame G. d'abord, et ensuite madame S. — On a assez coqueté, et le poète fut reconduit en calèche découverte. »

Mais ce n'est rien. L'autre jour, il y a eu, vers l'heure du clair de lune, une promenade à la Lamartine, avec lac, ombrage, marronniers, travestissements, etc.

— Bah ! avec les mêmes initiales ?

— Non, madame, avec d'autres initiales.

Mais ce n'est rien du tout. Si je vous disais quelle taille ronde, quelles manches plates, quelle pudeur, quelle mélancolie, quelles dentelles, quel singulier hasard ! Douteriez-vous du chapitre de roman que je pourrais vous faire ? et tout cela dans un escalier, la sonnette à la main !

Mais ce n'est rien de rien. Si je vous disais que cette fière jeune fille a braqué ses yeux sur le filleul, et de peur qu'il n'en ignorât, le lui a fait savoir !

Mais c'est moins que rien. Si je me penchais sur l'autre coude, et si j'ajoutais : « Ma foi, elle était bien gentille sur le sofa bleu, avec ses cheveux blonds et ses yeux noirs. »

— Eh ! qui donc !

— Qu'est-ce que cela vous fait ? Et la preuve que, c'est que le mari m'aime. Oui, il m'a pris en affection, et il m'a arrêté sur le boulevard, moi étant très pressé, lui m'ayant parlé trois fois au plus auparavant, et le bon Dieu nous envoyant de la pluie sur la tête pendant ce temps-là. Et poignées de main, et invitations tombant des nues, etc. Ne vous seriez-vous pas dit comme moi, en pareil cas : « Voilà un homme que je ne connais pas beaucoup, mais qui m'aime véritablement, et dont la femme est fort aimable ? »

Mais ne vous figurez pas que tout cela soit quelque chose.

Eh bien, qui sait si toutes ces folies, ces fatuités, ces cancans ne vous amuseraient pas, et si vous ne me trouveriez pas excu-

sable d'avoir laissé mon encre sécher pendant que tous ces vents soufflaient ?

Et si je vous disais tout bonnement, ou pour mieux dire, fort bêtement : « Je suis seul, et triste. Ces rêves ne sont rien que des rêves, et après tout, je ne vis que quand un cœur bat sur le mien ? »

Je vous envoie une drôle de lettre. Il me souvient, en la relisant, d'un élève du collège Henri IV qui, pour se moquer du professeur, avait fait une amplification de rhétorique dont tous les paragraphes commençaient ainsi : « Je ne vous dirai pas que, etc. — Je pourrais vous dire que, etc. » — L'élève s'appelait Évrard ; il fut chassé de la classe. Je puis vous dire pourtant que je suis votre très honoré filleul.

Yours for ever and something more.

13

Si vous savez pourquoi vous répondez vite et bien, vous comprendrez aisément pourquoi je réponds tard et mal. Prenez d'abord votre bon sens, puis votre tranquillité, puis votre gaieté naturelle, votre farniente toujours occupé à propos, puis, que dirai-je ? tout ce qu'il y a en vous de bon et de toujours prêt. Retournez tout cela, comme on retourne son bas pour le mettre. Voilà ma position, comme dit un de mes amis. Soyez sûre que, quand je ne vous dis rien, ce n'est ni oubli, ni paresse, ni distraction ; mais c'est que je ne peux rien dire.

Merci d'abord de l'histoire musicale et dentifrice. Hélas ! marraine, ces riens charmants qui viennent de vous me sont bien chers. Ils me rappellent le temps où je savais jouir de toutes ces petites perles qui vous tombent des lèvres quand vous riez ou qui pendent au bout de votre plume à chaque goutte d'encre que vous prenez. Je perds tous les jours l'esprit qu'il faut pour être au monde.

Vous demandez un commentaire, ce que vous appelez « un titre de chapitre ». J'admire le flair qu'ont les femmes comme vous. De toutes les folies que je vous ai écrites, l'histoire de l'escalier serait la moins folle ou la plus sérieuse, si c'était quelque chose ; mais malheureusement ce n'est et ne sera rien. Quand à l'histoire sainte, elle passe un peu à l'état d'ancien testament. Je ne peux pas vous faire l'histoire de l'escalier, parce que c'est si peu de chose, si rien, qu'il faudrait quinze pages pour la raconter.

Elle est revenue ! cet affreux capitaine l'a rencontrée. Et ce qui est triste, c'est la pièce nouvelle de l'Opéra-Comique. Et j'y étais presque encore quand j'ai rencontré Clavaroche par une pluie battante, car j'en sortais.

Figurez-vous Se il padre m'abbandona, chanté en français, en costume de fantaisie écossais, avec des guêtres, des jupes qui viennent à mi-jambe, et chanté très vite, probablement pour ne ressembler ni à la Pasta, ni à la Malibran, ni à etc.

Oui, madame, elle est revenue, cette brune dont le portrait à la mine de plomb me pend au-dessus de la tête en ce moment même. Est-ce que vous croyez que je l'aime, là, vraiment ? Est-ce que vous supposez qu'il reste quelque chose de cette fantaisie que j'ai cru avoir ? Bah ! je suis parfaitement guéri ; et quand le filleul

de ma marraine sera à son tour dessiné à la mine de plomb sur son propre tombeau, on écrira au-dessous

ÉPITAPHE D'UN INCONNU :

« Ci-gît, un homme qui a été à l'Opéra-Comique le 30 juillet 1840. Il avait l'idée d'y aller le 28 ; mais le théâtre était fermé à cause des fêtes, c'est pourquoi il s'y est rendu le surlendemain. Il s'est mis dans une avant-scène fort sombre, où il était tout seul. Et il a aperçu en face de lui, — à peu près, — une jeune femme brune. C'était la seconde fois de sa vie qu'il allait à l'Opéra-Comique ; et il lui est impossible d'expliquer pourquoi, ayant ce théâtre en horreur, il lui avait pris, dès le 28, une telle envie d'y aller, que le 30 il a emprunté à monsieur son frère de quoi s'y rendre, ne devant avoir d'argent que le lendemain. Et dans cette avant-scène qui est énorme, s'ennuyant fort tout seul, il a regardé dans la salle, et il a cru reconnaître dans une loge cette même jeune fille brune ; mais il lui a été impossible de croire que ce fût elle, vu qu'il la croyait engagée à Milan pour l'Automnino, c'est-à-dire la fin d'août. Sortant de là, et fort ému, il a rencontré par la pluie battante un capitaine avec lequel il était fort lié. Ce capitaine lui a affirmé qu'il avait, peu de jours auparavant, rencontré cette même brune à Paris, et qu'ainsi donc c'était bien elle, et non pas une hallucination produite par la musique. Et alors l'infortuné est rentré chez lui ; et il a fumé un grand nombre de cigarettes.

» Priez pour lui ! »

Je vous serre la main en désespéré.

Sur la dernière page de l'autographe est un dessin à la plume représentant un tombeau entouré d'une grille et ombragé d'un saule pleureur.

14

Je pars, mon cher ami, demain matin pour Augerville avec mon frère. Nous y passerons probablement huit ou dix jours ; après quoi, si vous ne vous envolez pas de votre côté, nous nous retrouverons, j'espère, sur cet ennuyeux et adoré pavé de la meilleure et de la plus exécrable des villes.

Alf. M.

15

Ce n'est ni par manque d'amitié, madame, ni par manque de courage que je ne suis point allé vous voir à Dieppe. Je ne le pouvais réellement pas. La partie d'Augerville était arrangée et convenue depuis longtemps, et je ne pouvais y manquer sans impolitesse. Vous m'avez vu hésitant, mais c'est que j'hésite toujours, ou que je fais semblant, par acquit de conscience, parce que je ne fais jamais ce que je voudrais, ni ce que je devrais. Je regrette de ne m'être pas rendu, comme on dit, à votre aimable invitation, car j'ai fait des sottises à Paris. J'en aurais peut-être fait à Dieppe ; mais c'en auraient été d'autres, probablement moins sottes.

Ne vous plaignez pas d'une fin de saison là-bas ; je ne sais si ce que nous avons ici est une fin ou un commencement, mais si l'ennui était un brouillard, on ne se verrait pas à deux pas, à Paris, dans ce moment.

Vous me demandez l'opinion de Berryer sur madame Lafarge. Tant que le procès a duré, il n'a trop rien dit, en sa qualité de ju-

risconsulte probablement, mais je le crois de votre avis, que je partage entièrement ; je ne comprends même pas qu'on ait tant hésité : le témoignage de mademoiselle Brun me semble concluant.

Je ne suis point allé à la Chambre des pairs, pour entendre la défense du prince Louis. C'est encore un de mes regrets ; mais, à vous dire vrai, je ne peux pas me faire à cette mode d'écouter un plaidoyer comme un opéra. Berryer dit à une Chambre qui devrait être le premier corps de l'État qu'ils ont tout trahi, tout abandonné, tout trompé, et tout cela, comme vous le dites, pour de l'or et des places, et messieurs les pairs crient bravo ! comme s'ils entendaient chanter Rubini. — C'est admirable !

Oui, madame, vous avez bien raison de vous féliciter d'être femme. Je tombe d'accord de tout ce que vous dites là-dessus, et même des dix années indevinables. Permettez-moi pourtant une observation : il vous sied de parler ainsi, parce que vous êtes femme, réellement femme, que vous avez fait un noble et bon usage de votre vie et de vos facultés ; mais accordez-moi aussi qu'il y a peu, bien peu de pareils courages ; et certes, parmi les hommes, ceux qui ont vécu hardiment ont aussi des souvenirs, moins doux, c'est vrai, moins calmes, mais tout aussi profonds. En somme, il me semble que la différence des sexes n'est pas l'important, mais plutôt la différence des êtres. La vie vulgaire, petite et étroite, que mènent les trois quarts et demi des gens qui croient vivre, détruit le peu que chacun aurait pu valoir. Ceux qui rompent cette glace doivent être mis à part, et, en général, les hommes ont le grand avantage de la liberté, qui les dispense de l'hypocrisie. S'il y a peu d'hommes qui sachent être heureux, il y a peu de femmes qui osent être heureuses. À partie égale, entre

amants, il y en a toujours un qui est le propriétaire l'autre n'est que l'usufruitier, et, en cela, je vous reconnais la supériorité ; nous goûtons le bonheur, mais vous en avez le secret.

Vous me parlez d'un méchant sujet, qui est moi-même. Je crois avoir le droit de dire que je m'ennuie, parce que je sais très bien pourquoi. Vous me dites que ce qui me manque, c'est la foi. — Non, madame j'ai eu, ou cru avoir cette vilaine maladie du doute, qui n'est, au fond, qu'un enfantillage, quand ce n'est pas un parti pris et une parade ; non seulement aujourd'hui j'ai foi en beaucoup de choses et d'excellentes choses, mais je ne crois pas même que, si on me trompait, ou si je me trompais, je perdisse cette foi pour cela.

Pour ce qui regarde les choses d'un peu plus haut et la foi de la sœur Marceline, je ne peux rien dire là-dessus. La croyance en Dieu est innée en moi ; le dogme et la pratique me sont impossibles, mais je ne veux me défendre de rien ; certainement je ne suis pas mûr sous ce rapport. Ce qui me manque maintenant, je vous l'ai dit : c'est une chose beaucoup plus terrestre. Je vous ai raconté comme quoi une passion absurde, fort inutile et un peu ridicule, m'a fait rompre, depuis à peu près un an, avec toutes mes habitudes. J'ai quitté tout ce qui m'entourait, mes amis, mes amies, le courant d'eau où je vivais, et une des plus jolies femmes de Paris. Je n'ai pas réussi, bien entendu, dans ma sotte vision, et aujourd'hui, je me retrouve guéri, il est vrai, mais à sec, comme un poisson au milieu d'un champ de blé ; or, je n'ai jamais pu, je ne puis ni ne pourrai vivre ainsi seul, ni convenir que c'est vivre. J'aimerais autant être un Anglais. Voilà toute ma peine. Vous voyez que je ne suis ni blasé, ni ennuyé sans motif, mais purement et simplement désœuvré. Je ne me crois pas très difficile à

guérir ; cependant je ne serais pas non plus très facile. Je n'ai jamais été banal. Ce qu'on appelle les femmes du monde, d'une part, me font l'effet de jouer une comédie dont elles ne savent pas même les rôles. D'un autre côté, mes amours perdues m'ont laissé quelques cicatrices qui ne s'effaceraient pas avec de l'onguent miton-mitaine. Ce qu'il me faudrait, c'est une femme qui fût quelque chose, n'importe quoi ou très belle, ou très bonne, ou très méchante, à la rigueur, ou très spirituelle, ou très bête, mais quelque chose. En connaissez-vous, madame ? tirez-moi par la manche, je vous prie, quand vous en rencontrerez une. Pour moi, je ne vois rien de rien. Croyez, madame, à ma bien sincère et respectueuse amitié.

A. de Musset.

16

Je suis désolé d'avoir reçu hier votre petit mot trop tard. J'étais dehors quand il est venu. Pardonnez-moi, je vous en supplie, mes ingratitudes. Je travaille dans ce moment-ci, et vous savez que je ne fais rien que d'arrache-pied. Soyez bien convaincue, madame, qu'il n'y a que mes jambes de coupables envers vous.

17

Je rentre, madame, et il est deux heures ; je rentre, non pas triste, mais un peu las, et avec cette espèce de pressentiment d'ennui que donne la fatigue, m'attendant presque à quelque

mauvaise nouvelle, comme Scapin. Au lieu de cela, je trouve votre bonne et charmante lettre qui me remet l'âme à sa place, en me montrant que de si nobles choses si franchement pensées et si aisément dites s'adressent à moi. Merci mille fois de ce rayon de soleil que vous m'envoyez. Il était dans votre cœur et dans vos yeux pendant que vous écriviez. Je ne suis pas trop digne d'en rêver ce soir ; mais je ne veux pas dormir sans vous en remercier, quitte à vous demander pardon de le faire si mal.

A. M.

18

Je ne puis aller ce soir chez vous, ma chère marraine, attendu que je suis plongé dans une fin de grippe qui me fait grand mal au côté, comme dit le malade imaginaire. J'espère que vous ne prendrez pas cette trop bonne raison pour une excuse, quand vous saurez que cela m'empêchera de monter la garde demain, et peut-être même d'aller en prison jeudi. — Vous comprenez que ce sont là les premiers des devoirs. — Je n'ai pas besoin que vous quittiez Paris pour regretter mon métier d'ours, et je ne veux pas vous dire que je n'ai vu personne de l'hiver, car ce ne serait pas une raison pour ne vous avoir pas vue. Dites-vous que je n'ai pas existé. C'est la vraie vérité, et je ne suis pas encore prêt à sortir de terre.

Alf. M.

19

J'ai grogné tout mon soûl ; mais je ne veux pas écrire à cette personne féroce. Non, je ne le veux pas. Ainsi, puisqu'il y a, à Versailles, un beau grand démon et un joli petit génie encore moins méchant qu'il n'est gros, tant pis pour le petit, car il faut que j'écrive.

Dites-moi, marraine, concevez-vous quelque chose de plus inhumain que cette personne ? Elle me dit qu'elle a de l'amitié pour moi. — Moi, imbécile, je le crois bonnement. Je lui répète dans une demi-douzaine de lettres qu'elle est une des personnes du monde que j'aime le plus. — Elle me répond « Venez. » — J'arrive, par la rive gauche, au péril de ma vie, et là-dessus, pour une méchante plaisanterie que je fais à table, — plaisanterie à laquelle vous même n'avez pas fait la moindre attention, — elle me cherche une querelle d'Allemand, ou plutôt de Patagon, au milieu d'une partie d'échecs, que je perds, bien entendu. Elle voit qu'elle me fait une peine affreuse, et alors la voilà qui se met à me frapper à grands coups de bâton sur la tête, avec son charmant sourire, entre ses deux fossettes, et des regards à me donner la migraine. Non ! il n'est pas possible d'être plus sanguinaire. — Et je crois aussi qu'il est bien difficile de s'ennuyer plus cordialement que moi, hier, sur cette infernale avenue de Paris, qui faisait certainement exprès de s'allonger devant moi, comme le nez de Pantalon dans les Pilules du Diable. Marraine, je vous en prie, dites un Pater pour moi, car j'en vais faire une maladie quelconque. Et concevez-vous cette personne (je ne peux décidément pas la nommer) qui m'empêche de boire du vin pur, sous le prétexte que je tousse, et qui m'applique sur le cœur un cataplasme de cent mille coups d'épingle ? Comme c'est rafraîchissant ! on n'au-

rait qu'à l'aimer tout de bon ! qui sait ? on serait à un joli régime du sirop de groseille, et la torture !

Marraine, je commence à m'ennuyer, même de grogner. Si je perds cette ressource, il n'y aura plus qu'à jeter des fleurs sur ma tombe. Tâchez d'y jeter un petit vergiss-mein-nicht, et soyez sûre qu'il y poussera.

Alf. M.

Cette lettre fut communiquée à la personne que l'auteur n'a pas voulu nommer. La réponse de la marraine commence par ces mots : « Il vous est pardonné, parce que vous avez bien plaisanté. » La querelle n'eut pas d'autre suite, et Alfred de Musset retourna à Versailles.

20

Je remercie d'abord la plus petite de toutes de ne pas avoir oublié son ancienne coutume d'écrire à son fieux quand il pond. Rien n'est plus gentil et plus doux pour moi que ce bon petit écho. — Gardez-le-moi toujours, marraine, gardez-le-moi quand même. Un sentiment de ce genre-là doit être à l'abri de tout et console de bien des choses.

Le public a été à peu près de l'avis d'Uranie. Il a préféré, m'a-t-on dit, le côté sérieux de mes vers. Peut-être a-t-il raison ; mais, au fond, quelle drôle de manie de vouloir faire de l'art et de la pédanterie à propos d'une boutade ! Il me semble que si les coudées franches sont permises quelque part, c'est dans les choses de ce genre. Mais, comme disait Liszt, le public est un cuistre.

Il faut que je vous raconte deux carambolages que le hasard vient de s'amuser à faire deux jours de suite aux Italiens (je veux dire au Théâtre-Italien).

Premier carambolage. Figurez-vous, marraine, que je m'en vais voir Norma dimanche dernier, chose assez naturelle. Or, j'avais pris la stalle du balcon n 25. Pourquoi ? — Parce que c'est la dernière au coin, et que, dans la loge à côté, je comptais trouver quelqu'un que vous ne connaissez pas. J'arrive à huit heures sonnant, tout embaufumé, et je trouve dans la stalle n 24, c'est-à-dire à côté de moi, une fille entretenue, ancienne maîtresse d'un de mes amis. Elle m'adresse la parole. Impossible de ne pas répondre, en sorte que, pour le public, me voilà installé tranquillement au beau milieu du balcon des Bouffes avec une donzelle. Je me donnais au diable ; on me lançait, ou plutôt on me laissait tomber des regards d'un mépris ! — Je m'en suis allé, et j'ai planté tout là, selon ma louable coutume.

Deuxième carambolage. Hier mardi, je suis allé voir la Linda di Chamouny. Il y a de jolies choses. Cela vaut la peine d'être entendu de vous. J'aime la Brambilla, quoiqu'elle ait le plus gros postérieur du monde dans sa culotte de Savoyard. — Je m'adresse, en arrivant, à un marchand de billets qui m'en vend un. La comtesse de*** avait vendu sa loge. Il se trouve que c'est dans celle-là qu'on me donne une place. J'entre à l'avant-scène donc, et j'aperçois en face de moi Belgiojoso qui me braque d'un air étonné. Ce n'était pas pour me voir qu'il était venu là. (En face de moi, par parenthèse, était aussi l'ingrate Pauline). Pendant l'entr'acte, Belgiojoso m'aborde dans le corridor. Nous nous promenons, — les meilleurs amis du monde, — et il paraît apprendre avec plaisir que j'ai payé ma place, si bien que nous devons sou-

per ensemble vendredi. Il m'a semblé que quelques personnes nous regardaient avec un peu de surprise.

Voilà mes deux carambolages. Ce n'est pas grand'chose, comme vous voyez ; mais j'ai pensé que cela vous amuserait peut-être.

Vous savez que le petit s'en est allé, peut-être pour longtemps. Cela m'a fait beaucoup plus de peine que je n'en ai eu l'air. Non seulement j'aime beaucoup mon frère ; mais c'est mon ami, et il a eu, dans ces derniers jours d'ennui, tant de soins, tant de pitié pour moi, que son absence me laisse terriblement seul. Que de choses se sont éloignées de moi, cette année !

Adieu, marraine, aimez-moi un peu, aimez-moi le plus possible. J'ai froid au cœur, j'ai bien besoin qu'on m'aide un peu à vivre.

21

(Janvier 1843.)

Je sais, mon cher ami, que tu as fait bon voyage et que tu t'amuses, ce qui ne m'étonne point, bien que Hetzel dise qu'il n'y a que toi au monde capable de trouver du plaisir à voyager seul.

Pour ce qui me regarde, je te dirai que je suis raccommodé avec Rachel ; je l'ai rencontrée à souper chez Buloz et nous nous sommes donné une poignée de main. Tu sais qu'elle demeure sur le quai, comme le chevalier de la Marjolaine. C'est un gentil voisinage.

As-tu vu à Gênes ce beau jardin où il y a écrit sur la porte Hic mihi jucunda solitudo, amicitia jucundior ? c'est celui que préférait ton serviteur très humble. Madame Sand en parle dans les Lettres d'un voyageur. Il y a une fontaine en grotte délicieuse.

Je me porte très bien. Fais-en autant, amuse-toi surtout, et envoie-nous des nouvelles de Naples.

Alfred

22

(Février 1843.)

Mon cher ami, j'ajoute ce mot à la lettre de ma mère pour répondre à tes questions.

J'étais donc à souper chez Buloz le jour des Rois. Toute la Revue s'y trouvait, plus Rachel. C'était un peu froid ; on aurait dit un dîner diplomatique. Le hasard facétieux a donné la fève à Henri Heine, qui a fait semblant de ne pas savoir ce qu'on lui voulait, de sorte que le gâteau sur lequel la maîtresse de la maison devait compter pour égayer la soirée, a été pour le roi de Prusse. Heureusement Chaudes-Aigues s'est grisé, ce qui a rompu la glace. Rachel m'a demandé si nous étions fâchés, d'un petit air si coquet et si aimable que je lui ai répondu : « Pourquoi ne m'avez-vous pas regardé ainsi et fait la même question il y a trois ans ? Vous sauriez que je ne connais pas la rancune, et notre brouille aurait duré vingt-quatre heures. » — Elle m'a lancé un regard plus coquet que le premier, en disant : « Que de temps perdu ! » Et nous nous sommes donné la main en répétant que

c'était fini. Rachel m'a invité à venir chez elle, et j'y vais tous les jeudis. Voilà toute l'histoire. Chenavard vient me voir et me raconte ses chagrins en jouant aux échecs.

Adieu, mon cher ami ; je suis sage comme une rosière. Amuse-toi et aime-nous.

Alf. M.

23

Je vous remercie, madame, de votre remerciement. J'ai peur que vous n'ayez peur encore d'un sonnet ; c'est pourquoi je m'empresse de vous rassurer. Vous avez tort de croire que le silence ne dit rien ; il en dit quelquefois beaucoup, et même trop, et même pas assez. Je crois qu'Odry en personne, de qui vous me citez une phrase mémorable, serait de mon avis là-dessus. Vous voyez que je connais mes auteurs.

Sérieusement parlant, je vous remercie mille fois de votre bonne et aimable lettre, et je vous prie d'agréer l'assurance de mes sentiments les plus distingués et les plus respectueux.

Alf. de Musset

Si vous rencontriez le docteur Neophobus, voudriez-vous être assez bonne pour lui faire de ma part un sincère et très humble compliment sur quelques pages de la Revue de Paris, où il a trouvé le moyen d'être à la fois charmant et raisonnable, chose qui devient de plus en plus rare.

24

Lundi 22 mai (1843).

Je te remercie de ta lettre, mon cher ami. Elle m'a fait grand plaisir, à moi d'abord, comme disait notre ami De Guer, et ensuite à d'autres. J'ai montré ce soir même à madame J… ton dessin catanais. — Elle m'a chargé de te dire qu'elle ne t'écrira pas tant que tu seras en Sicile, parce qu'elle a peur d'une éruption et qu'il ne resterait plus, dans un monceau de cendres, que ta poche et sa lettre.

Puisque je te parle de la rue T…, tu sauras que, depuis peu, on y est pris d'une rage de magnétisme. C'est la chose du monde la plus curieuse. J'ai assisté à un certain nombre de séances. Ce que j'ai vu d'abord m'avait presque rendu incrédule. Le petit Alexis (c'est le nom d'un somnambule) a été collé trois fois de suite par moi, dans une séance à laquelle, par parenthèse, assistait Paulinette, qui nous a chanté un air de Palestrina, une sicilienne, qui est la plus belle chose qu'on puisse entendre.

Trois fois de suite, à peu près, je n'ai donc vu que des niaiseries, ou des tours de cartes, ce qui revient au même. Alexis a joué à l'écarté avec moi, les yeux bandés, mais très mal. Il avait fait pourtant des choses assez singulières : ayant deux cardes de coton sur les yeux et un mouchoir bien serré par-dessus, il venait de jouer avec un des graves collègues du conseiller, et non seulement il jouait très lestement, mais il indiquait le jeu de l'adversaire, — comme de lui dire, par exemple : « Pourquoi ne jouez-vous pas la dame de carreau ? » Et il a touché du doigt la carte. Cela n'était pas tout à fait facile ; mais, pour moi, ce n'était pas suffisant. Mademoiselle Julie (autre somnambule) a commencé

de même avec moi par être bête comme une oie ; et puis voici le tour qu'elle m'a joué : Achille la magnétisait, Achille en personne, qui n'était pas compère. Je lui ai demandé si elle pourrait lire un mot, non pas écrit, mais dans ma pensée. Elle m'a dit que oui ; je lui ai pris la main. J'avais pensé le nom de Rachel. Elle m'a dit qu'elle voyait les lettres, mais qu'elle ne pouvait pas lire le mot (dans mon cerveau, note bien). — Je lui ai demandé si elle pourrait écrire ces lettres. « Oui. » On lui a donné du papier et un crayon. Elle a écrit C-L-E d'abord ; ensuite, d'un seul coup, A-H. Elle a cherché longtemps, et enfin elle a écrit Charle. C'est précisément l'anagramme de Rachel. Ce sont les mêmes lettres. N'est-ce pas très baroque ? Il faut dire qu'on l'aide un peu malgré soi. Cependant comment pêcher, endormi ou non, un mot dans la cervelle d'un homme ? Du reste, la même demoiselle Julie a lu très vite ton propre nom, écrit de ma blanche main sur un morceau de papier que je lui avais délicatement glissé dans le dos, sous sa robe. Ce genre de lecture n'est pas très commode. Elle répétait sans cesse Po, Po, d'une voix presque éteinte. « Eh bien, lui dit Achille, Po, Po ! après ? » Elle a fait un éclat de rire, et elle a prononcé ton nom. Ainsi, mon cher ami, tu es de moitié dans la farce. Qu'est-ce que c'est que tout cela ? je n'en sais rien du tout.

Je ne sais pas si vous savez, vous autres, à Catane, que le Principe*** a enlevé la comtesse de***. Il y avait deux ans qu'ils étaient ensemble au su de tout Paris. La comtesse s'est disputée, à ce qu'il paraît, avec son mari ; elle est arrivée chez le prince (qui devait chanter le soir dans un concert) ornée de son mouchoir pour tout bagage, et elle lui a dit : « Allons-nous-en. » Ils sont en route. Le vent est aux enlèvements à Paris, dans ce moment-ci, ou pour mieux dire, aux séparations. Je viens de voir de mes yeux la même plaisanterie, qui est beaucoup moins gaie qu'on ne

pense. Je t'expliquerai cela un jour ; mais, si tu m'en crois, n'enlève jamais personne, à moins que ce ne soit la reine d'Espagne.

Que te dirai-je encore de nouveau ? Mademoiselle H… (tu t'en souviens) se marie. Mademoiselle de B… se marie. Mademoiselle T… s'est mariée, il y a un mois, et se meurt. A…, la nouvelle marquise, est plongée dans les douceurs de la lune de miel.

La tragédie de Judith de madame de Girardin a été jouée par Rachel. Je vais demain chez la même madame de G. entendre mademoiselle Hagn, la première tragédienne de l'Allemagne, dit-on, déclamer, en allemand, devant la même Rachel. Je regretterai de ne pouvoir pas t'en rendre compte. Ce sera curieux, — personne n'y comprendra mot. — M. Ponsard, jeune auteur arrivé de province, a fait jouer à l'Odéon une tragédie de Lucrèce, très belle, — malgré les acteurs. — C'est le lion du jour ; on ne parle que de lui, et c'est justice. — Je me suis réconcilié avec V. Hugo. Nous nous sommes rencontrés à déjeuner chez Guttinguer. — Madame Hugo m'a envoyé son album ; j'y ai écrit un sonnet sur cette rencontre, qui m'avait réellement touché ; — il m'a répondu une lettre très bien. J'ai fait aussi plusieurs sonnets pour madame Ménessier, qui m'en a renvoyé deux très jolis ; Hetzel en est pâle. — Chenavard continue à aller au Divan.

Adieu, mon cher ami, je te dis des niaiseries, à quatre ou cinq cents lieues de distance, comme si nous causions à souper. Amuse-toi, porte-toi bien ; nous t'aimons tous.

Alf. M.

25

Mon cher Alfred, parmi les raisons qui m'ont empêché d'aller vous rejoindre se trouve celle-ci : que M. Bocage, directeur de l'Odéon, est venu me demander l'autorisation de faire siffler, à son théâtre, un petit proverbe de ma façon intitulé Un caprice, ce à quoi j'ai accédé, après avoir pris l'avis des plus grands connaisseurs en matière de fiasco. Je ne l'aurais pas donné aux Français, c'eût été trop grave ; mais à l'Odéon, cela m'amusera, sans danger pour ma gloire, puisque cette petite pièce a été imprimée, il y a six ou sept ans, et non destinée au théâtre. Ainsi je vais être représenté par Bocage en personne, père des Antony et tourier de Nesle, fort aimable et brave homme, du reste, qui y met toute l'obligeance possible et qui me fera faire une petite décoration pour rétrécir sa salle. Il faut donc que je sois à Paris, quoique je ne m'en mêle pas du tout. J'espère que vous y viendrez. C'est votre devoir d'y être ; vous aurez le droit de partager les pommes cuites jetées à votre ami. Ce sera, je crois, pour le mois de novembre. Les répétitions sont commencées, mais je n'en ai rien vu. Ma jeune première, mademoiselle Naptal, est venue me faire une visite avec son papa. Elle est jolie ; c'est toujours bon signe.

Alf. M.

26

Je t'envoie, pour ma mère, une espèce de factum auquel je n'ai pas pu comprendre grand'chose. En outre, j'ai une requête à te faire : un bon garçon et fort honnête, nommé Piot, part pour Ve-

nise, et il m'a demandé si je ne pourrais pas avoir de toi quelques mots de recommandation. Il voudrait ses entrées aux bibliothèques et même aux archives ; mais sans aucun but politique, ni même littéraire. Il s'occupe de dessins, de gravures, et il espère trouver quelque chose là. Je pense que tu peux lui rendre service sans aucun inconvénient. Il part dans huit jours. Je lui ai promis, non que je réussirais, mais que je t'en parlerais. — Je viens de passer deux heures à corriger tes épreuves, où il n'y avait que de très légères fautes, qu'il fallait pourtant relever. — Donne pour moi une grande poignée de main à notre nouveau frère ; embrasse ma mère ; dis à ma sœur que j'ai senti combien je l'aimais en la voyant partir. Je lui écrirai.

Notre oncle m'a quitté pour aller à Melun. Je n'ai plus, en fait d'anges consolateurs, que la vieille Renote et le petit oiseau.

Àtoi,

Alf. M.

27

Je vous remercie de votre lettre, mon cher ami. Il ne nous est rien arrivé, à mon frère ni à moi, que beaucoup de fatigue. À l'instant où je vous écris, je quitte mon uniforme que je n'ai guère ôté depuis l'insurrection. Je ne vous dirai rien des horreurs qui se sont passées ; c'est trop hideux.

Au milieu de ces aimables églogues, vous comprenez que le pauvre oncle Van Buck est resté dans l'eau. Il avait pourtant réussi, et je puis dire complètement, — sans exagération. C'était

justement la veille de l'insurrection ; j'avais encore trouvé une salle toute pleine et bien garnie de jolies femmes, de gens d'esprit ; un parterre excellent pour moi, de très bons acteurs, enfin tout pour le mieux. J'ai eu ma soirée. Je l'ai prise, pour ainsi dire, au vol. Après la pièce, on a redemandé tous les acteurs et même l'auteur, qui, vous le pensez bien, n'a pas paru. — Le lendemain, bonjour ! acteurs, directeur, auteur, souffleur, nous avions le fusil au poing, avec le canon pour orchestre, l'incendie pour éclairage et un parterre de vandales enragés. La garde mobile a été si belle, si admirablement intrépide, que ce seul spectacle, heureusement, nous a donné encore de bons battements de cœur. C'étaient presque tous des enfants. Je n'ai jamais rien rêvé de pareil. — Mille amitiés respectueuses à madame Tattet. — Je vous écris à la hâte et vous serre la main de tout cœur.

Alf. M.

28

En voilà une tuile désagréable ! J'étais averti que l'Académie me donnait un prix, mais je ne savais pas en quels termes. On vient de me les dire et je les trouve blessants. Il y a vingt ans que j'écris ; j'en ai tout à l'heure trente-huit, et on m'apprend que je suis un jeune homme qui mérite d'être encouragé à poursuivre sa carrière. Quand la critique me fait de ces compliments-là, je les méprise ; mais de la part de l'Académie c'est plus grave. Il m'en coûterait de paraître orgueilleux ou susceptible, et cependant puis-je à mon âge me laisser traiter d'écolier ? Que faire ? j'ai besoin d'avoir ton avis là-dessus. Attends-moi ce soir, avant de te

coucher, ou laisse la clef à ta porte. Il faut que nous causions ensemble.

Alf. M.

L'Académie française, dans sa séance du 17 août 1848, venait d'accorder à Alfred de Musset le prix fondé par M. de Maillé Latour-Landry. D'après les intentions du fondateur, ce prix annuel doit être donné « à un jeune écrivain ou artiste, dont le talent, déjà remarquable, paraîtra mériter d'être encouragé à poursuivre sa carrière dans les lettres ou les beaux-arts. » Alfred de Musset accepta le prix ; mais il en donna le montant aux victimes des événements de juin 1848. Sa lettre de souscription, publiée par le National du 21 août 1848, se trouve dans le volume des mélanges.

29

Je voulais aller vous voir, mon cher ami, mais je suis retenu tous les jours par quelque raison nouvelle. Il semblerait que je n'ai plus rien à faire, c'est pourquoi je suis fort occupé. Je vous raconterai tout cela, car je ne puis vous envoyer tout un volume pour vous mettre au fait de trois balivernes. Dès que je le pourrai, je vous le manderai, comme on disait.

Je vous écris ce mot à la hâte, parce que je vois que, si j'attends que j'aie le temps, je ne vous répondrai jamais.

Alf. M.

30

Je suis bien sûr que vous ne voudrez pas me croire quand je vous dirai, mon cher Alfred, que j'avais résolu de vous aller voir. J'en atteste cependant deux témoins purs, sinon sans tache, ma malle et mademoiselle Colin, l'une faisant l'autre. Demandez-leur s'il n'est pas vrai qu'elles sont depuis huit jours dans l'attente, et que tous les matins on déballe une à une mes chemises. Pour toute réponse à votre lettre de reproches, je voulais me mettre moi-même à la poste ; les dieux en ont ordonné autrement. D'abord, comme vous dites, on a joué mon proverbe. En second lieu, on va le jouer encore. Je souhaite seulement que le baptême lui soit aussi léger que sa naissance a été bien venue. J'avais, chez Pleyel, ce qu'on me fait l'immense honneur d'appeler mon public. Vous savez qui je veux dire : tout ce monde charmant qu'on dit envolé, était là tout comme l'an passé. Les petits becs roses sortaient des chapeaux et les menottes blanches des mitaines. Maintenant je vais avoir affaire, ces jours-ci, à Sa Majesté le suffrage universel, et ensuite à la clique des feuilletons. À vous dire vrai, je m'en moque un peu, à cause de la matinée vraiment charmante pour moi que j'ai eue rue Rochechouart. Les prestolets auront beau faire, leurs plâtras n'écraseront pas une feuille du petit bouquet qui m'a passé sous le nez. — J'espère d'ailleurs quelque adoucissement.

Voilà, mon cher ami, pourquoi je suis resté. Je vais maintenant conduire ma mère à Angers. Si je peux m'échapper, j'irai vous dire bonjour, mais ne soyez pas, et jamais, en colère contre votre meilleur ami.

Alf. M.

31

Janvier 1850.

Je suis vraiment désolé, mon cher ami, de voir que, pour grossir de quelques pages notre volume, nous imprimions des choses qui ne valent rien, et que je n'ai même pas voulu publier à vingt ans dans mon premier recueil. N'est-ce pas une faute bien réelle que nous faisons ? N'est-ce pas nous faire tort bénévolement ? N'y a-t-il donc pas moyen de composer un volume plus petit, et convenable ? ne le vendrait-on pas, fût-ce un peu moins cher ? Quant à moi, j'ai beau faire, je ne peux pas corriger ces Derniers moments de François I. Il y a dix-neuf ans que c'est au rancart. — Faites un effort, au nom du ciel ; laissez-moi ne donner au public que ce dont je puis être content. Vous me soulagerez d'un vrai fardeau.

Alf. de Musset.

On pourrait penser d'après cette lettre que nous avions voulu exercer une sorte de pression sur Alfred de Musset pour réimprimer des vers qu'il avait condamnés ; on se tromperait fort. Nous lui en avions seulement fait la proposition par suite des demandes qui nous en avaient été adressées, et loin d'insister nous applaudîmes à sa résolution. Ch.

32

Je viens d'être malade, et je le suis encore, ce qui m'a empêché d'aller vous voir. J'ai lu Carmosine, et j'ai été parfaitement

content de la manière dont la pièce a été coupée et imprimée. Ce soir seulement, j'y trouve une seule faute, et le malheur veut qu'elle soit dans les vers. C'est à cette strophe « Depuis le jour où, etc. » Il y a :

Fût-ce un instant, je n'ai pas eu le cœur
De lui montrer ma craintive pensée,
Dont je me sens à tel point oppressée,
Mourant ainsi, que la mort me fait peur.

Il est bien clair que ces deux mots, mourant ainsi, sont une parenthèse, et que le sens doit se suivre ainsi : à tel point oppressée que la mort, etc.

Mourant ainsi est mis bien évidemment pour en mourant ainsi, — chose fort ordinaire et permise en vers. Or, au lieu de cela, je trouve imprimé :

Dont je me sens à tel point oppressée.

Avec un point ; et puis :

Mourant ainsi, que la mort me fait peur !

Avec un point d'exclamation.

Non seulement cela change les deux vers ; mais, en arrêtant le sens après à tel point oppressée, cela fait une faute de français, car on ne dit pas à tel point, sans ajouter que.

Je ne saurais vous dire combien cela me désespère. Je ne voulais pas vous en parler, attendu que j'aurais l'air bien mal venu d'avoir le courage de me plaindre après le soin que vous avez bien voulu prendre. Si une faute se trouvait partout ailleurs, je ne dirais certes pas un mot ; mais que cela tombe précisément sur

ces vers, quand tout le reste est à merveille, voilà ce qui me fait une peine affreuse. Y a-t-il un moyen quelconque de revenir sur cette faute, soit par un erratum, soit en réimprimant les vers à part ?

Soyez assez bon pour me répondre un mot, je vous en supplie. J'ai dans ce moment la tête d'un malade. J'espère, en tout cas, que vous ne m'en voudrez pas d'un vrai désespoir dont l'expression est involontaire. J'espère surtout que vous ne me croyez pas trop peu reconnaissant de la peine que vous avez prise.

Alf. de Musset.

M. Véron arriva chez Alfred de Musset avant que cette lettre eût été mise à la poste, en sorte qu'elle ne fut pas envoyée. L'autographe resta entre les mains de la gouvernante, mademoiselle Colin, qui demanda la permission de le garder. La copie qui nous en a été remise porte par erreur la date du lundi 1 novembre 1852.

33

La comtesse Kalergis m'écrit une lettre de compliments sur Carmosine. Elle a bien de la bonté. Il ne tenait qu'à elle de me dire que les vers étaient incompréhensibles. Puisque tu vas dîner chez elle aujourd'hui, fais-moi le plaisir de lui expliquer les deux vers estropiés. Cette faute m'a donné bien du souci. Je n'aurais jamais cru qu'un point à la place d'une virgule pût empêcher un homme raisonnable de dormir pendant trois nuits. Il est bien fâcheux pour moi que nous ne demeurions plus ensemble. Cela ne serait

pas arrivé au quai Voltaire, quand je t'avais sous la main. Mon oncle se moque de mon chagrin et prétend que personne ne s'apercevra de la bévue. S'il disait vrai, je conviens que je serais bien bête de me désoler ; mais je serais encore plus bête d'écrire.

Alf. M.

34

Veux-tu, mon cher ami, m'envoyer la Nouvelle Héloïse de J.-J. ? — J'en ai besoin pour mon présent travail.

Mon oncle est à dîner ici. Je suis dans une perplexité atroce, ayant deux sujets tout prêts pour Rachel (tu sais que je lui fais une pièce, — n'en dis rien —), et ne sachant par lequel commencer. Le temps me presse horriblement. Tu me rendrais un grand service si tu pouvais m'en donner ton avis, et tu en serais excellent juge, car ce dont il s'agit n'est pas tant de savoir lequel des deux est le meilleur, mais le plus à propos pour ma gloire et mon escarcelle. Si tu avais un moment, ce soir, pour venir, ce serait charmant ; — mais quand tu voudras. — Je serais allé te trouver, mais depuis dix jours je ne bouge.

Alf. M.

Il hésitait entre le sujet de Faustine et celui du Comte d'Essex, dont il avait un plan dans ses papiers. — Cette lettre, qui ne porte point de date, est du mois de septembre 1851.

35

Je suis fort perplexe et j'ai absolument besoin d'un conseil. — Rose Chéri va jouer ma petite pièce, mais le directeur me déconseille Geoffroy de toutes les façons. — Il s'obstine à vouloir me donner Dupuis, dont il me dit des merveilles. Il assure que, dans la Grand'Mère, Scribe a été ravi du susdit Dupuis, qui est devenu un acteur excellent. — Je l'ai connu tout autre. — On me dit de demander ton avis. J'irai te voir demain matin avant midi. Si tu ne pouvais pas être chez toi, donne-moi une heure.

Alf. M.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Lettres_%28Musset%29. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.